Les renseignements généreux

production et diffusion de brochures pédagogiques



Notre collectif réalise des brochures qui se veulent concises et pédagogiques sur des sujets qui nous préoccupent et/ou nous révoltent. Nos exposés ne sont pas exhaustifs mais constituent une première approche visant à dégager des pistes de réflexion, d'action et d'approfondissement.

Si vous jugez que ces brochures contiennent des erreurs ou pourraient être améliorées, n'hésitez pas à nous présenter votre argumentation, ainsi nous progresserons ensemble vers une plus juste vision de la réalité.

Diffusion et photocopiage encouragés : non à la marchandisation des idées ! Puisez ce qui vous inspire, ce qui vous semble utile pour vos actions ou votre réflexion. Mais, si possible, imprimez sur papier recyclé...

Titres disponibles

1. **Critiques et espoirs du commerce équitable** (Élan solidaire ou aménagement capitaliste ?)
2. **De la Françafrique à la Mafiafrique** (Les dessous de la politique française en Afrique)
3. **Pourquoi la dette des pays du Sud** (Les mécanismes d'un appauvrissement organisé)
4. **L'idéologie du développement** (contradictions de la théorie, désastres de la pratique)
5. **Que devient l'aide au développement ?** (L'envers de l'aide française au développement)
6. **À la conquête de notre imaginaire** (Les impacts intimes et politiques de la publicité)
7. **Comment blanchir l'argent sale ?** (Manuel pour crapules modernes et citoyens naïfs)
8. **Sommes-nous en démocratie ?** (La démocratie représentative en question)
9. **La culture du narcissisme** (Les impacts du système capitaliste sur notre psychisme)
10. **Les illusions du progrès** (Le progrès face à ses conséquences politiques et écologiques)

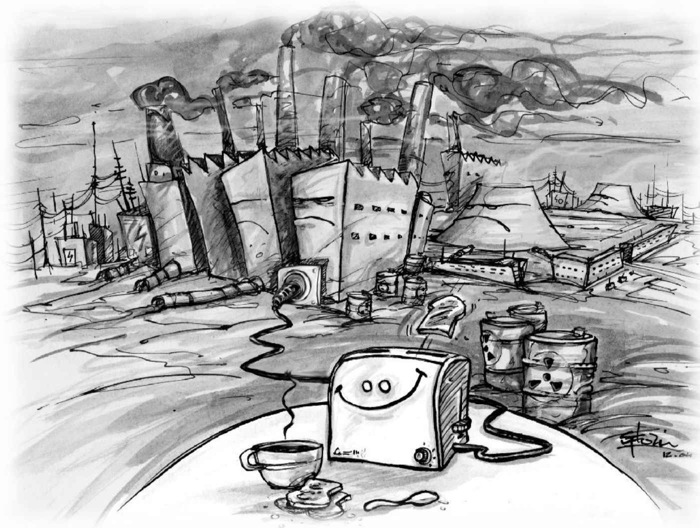
D'autres brochures sont en chantier sur l'agriculture, le nucléaire, la sociologie, les médias...

Retrouvez nos brochures (et bien d'autres choses) sur

http://rengen.ouvaton.org

Imprimé sur papier recyclé (fourni par Alp'papier, www.papirralp.fr)

LES ILLUSIONS DU PROGRÈS



Les conséquences politiques et écologiques des "progrès" techniques

Les renseignements généreux – septembre 2005

Pourquoi cette brochure ?

> Être « contre la technique », c'est enfantin, c'est absurde. Aussi absurde que de dire qu'on est « contre les avalanches » ou « contre le cancer ». Mais ce qui n'est ni absurde, ni enfantin, c'est de réfléchir à ce que représente l'univers technicien.
>
> Jacques Ellul, *Le système technicien*
> éd Le Cherche-midi, 2004

Réveille-matin, grille-pain, automobile, ordinateur… Nous vivons dans un monde où la technologie est omniprésente, son évolution souvent spectaculaire. Dès le plus jeune âge, nous apprenons à percevoir le développement des outils comme le fruit du « progrès ». Ce mot suscite d'ailleurs l'adhésion ; il évoque le changement, l'efficacité, l'amélioration, la « marche en avant ». Questionner sa réalité, c'est souvent se faire qualifier de « rétrograde », voire « d'obscurantiste ». Même si la majorité de la population conçoit que le progrès puisse être utilisé à mauvais escient, l'évolution technologique inspire en soi respect et fascination.

Pourtant, nous souhaitons partager notre questionnement sur le progrès. Est-il réellement, comme on l'entend souvent, « au service de l'Homme » ? Quelles sont les questions politiques, morales ou écologiques que soulève le développement des technologies ?

Des penseurs comme Jacques Ellul, Ivan Illich, Cornélius Castoriadis, Wolfgang Sachs ou encore François Brune ont approfondi ces questions. Nous vous proposons de présenter ce que nous avons compris de leurs analyses, ce que la découverte de leurs pensées a suscité en nous.

Fructueuse lecture.

PLAN

Remerciements : un grand merci à Sylvain pour ses illustrations.

Pour aller (beaucoup) plus loin

Notre brochure est bien trop concise pour être exhaustive. Voici une sélection d'ouvrages pour approfondir le sujet :



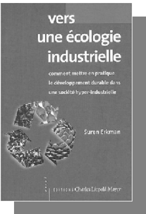
Jacques Ellul, l'homme qui avait (presque) tout prévu
Jean-Luc Porquet, éd Le Cherche Midi, 2003

Une excellente introduction aux thèses de Jacques Ellul sur le « système technicien » et ses conséquences. Le tout accompagné d'exemples actualisés.

La convivialité
Ivan Illich, dans *Oeuvres complètes*, éd Fayard, 2004



Ivan Illich a écrit différents ouvrages sur la technique et le progrès. *La convivialité* explore le concept de contre-productivité et les repères pour une société » conviviale ».



Vers une écologie industrielle
Suren Erkman, éd Charles Léopold Mayer, 2004

Suren Erkman présente « l'écologie industrielle », une méthodologie scientifique permettant de mesurer les conséquences environnementales des technologies. Les exemples concrets sont très parlants (la pollution générée par les villes, l'électronique, la fabrication du jus d'orange, etc.).

Ces maladies crées par l'homme
Dominique Belpomme, éd Albin Michel, 2004



Des affections cardiovasculaires à la stérilité masculine en passant par le diabète, le cancer, les allergies, l'asthme… Nombre des maux dont nous souffrons sont liés à la dégradation de notre environnement.

Nous vous conseillons enfin l'excellent site internet du groupe grenoblois Pièces et main d'oeuvre : **http://pmo.erreur404.org**

Sans oublier les ouvrages de la maison d'édition ***Encyclopédie des nuisances***, EDN 80 Rue de Ménilmontant 75020 Paris.

Post scriptum 2 : La convivialité

Dans *La convivialité,* Ivan Illich approfondit le concept de *contre-productivité*, sur lequel il base une grande partie de sa critique du progrès technique.

Son analyse peut se résumer ainsi : passés certains seuils critiques de développement, plus croissent les grandes institutions de nos sociétés industrielles, plus elles deviennent un obstacle à la réalisation des objectifs même qu'elles sont censées servir. Lorsque ce seuil est dépassé, la médecine corrompt la santé, l'école bêtifie, le transport immobilise, les communications diminuent notre capacité d'écoute et d'ouverture, les flux d'informations en détruisent le sens, le recours à l'énergie fossile qui réactualise le dynamisme de la vie passée menace de détruire toute vie future, l'alimentation industrielle se transforme en poison, etc. Les outils, quand ils prennent trop d'importance, ne sont plus des moyens mais des fins et contrecarrent dès lors toute possibilité de réaliser le but qu'ils sont censés servir. Nous ne pouvons présenter ici les nombreux exemples qu'il présente pour illustrer son argumentation...

Progressisme (le bon) : être en retard dans la mauvaise voie.

François Brune
Médiatiquement correct

En contrepoint, Ivan Illich propose de développer la notion d'*outil convivial* :*« L'outil est convivial dans la mesure où chacun peut l'utiliser, sans difficulté, aussi souvent ou aussi rarement qu'il le désire, à des fins qu'il détermine lui-même. L'usage que chacun en fait n'empiète pas sur la liberté d'autrui d'en faire autant. Personne n'a besoin d'un diplôme pour avoir le droit de s'en servir. Entre l'homme et le monde, il est conducteur de sens, traducteur d'intentionnalité. »*

Ivan Illich nous invite pour cela à observer les effets, sur la société, des outils utilisés, plutôt que de se préoccuper des effets de l'utilisation des outils sur l'environnement : *« On enfonce des idées irréalistes dans la tête des gens concernant leurs responsabilités vis-à-vis de la planète mais on leur dit beaucoup plus rarement que la technologie qui saccage la nature dégrade également les relations sociales.* [...] *Aujourd'hui, l'idée que la défense de l'environnement pourrait, en plus d'être une condition de survie, procéder d'une aspiration à la dignité de la nature humaine est absente des discussions sur l'assainissement, la consommation prudente et le contrôle de l'environnement. »* Or pour lui, la dégradation de la nature s'enracine dans *« une altération de l'image que l'homme se fait de lui-même ». « La seule solution à la crise écologique serait que les gens partagent la conviction qu'ils seraient plus heureux s'ils travaillaient ensemble et prenaient soin les uns des autres. »*

I Le progrès comme idéologie

« Comble de la modernité : faire de la foi dans le progrès une idée arrêtée. »

François Brune, *Médiatiquement correct,* Parangon, 2004

Depuis plus d'un siècle, le développement des techniques est gigantesque. Les moyens de transport sont de plus en plus sophistiqués, les missiles de plus en plus puissants, les possibilités de la médecine de plus en plus étendues, etc. Si le mot *progrès* désigne cette évolution, alors il constitue indéniablement une *réalité.*

Mais ne s'agit-il pas aussi d'une *idéologie*, c'est-à-dire d'un ensemble de certitudes, la plupart inconscientes, qui orientent notre perception de la réalité ?

Un impératif

"*Les ménages français sont en retard en matière d'équipement micro-informatique !* "

Vous avez sûrement déjà lu ce genre d'informations dans les journaux. L'enthousiasme médiatique et publicitaire à l'égard des évolutions technologiques s'inscrit dans une logique économique. Notre mode de développement s'écroule si le public n'achète pas un maximum d'ordinateurs, de magnétoscopes, de fours à micro-ondes, de DVD, etc. Imaginons la crise économique si les "progrès" techniques ne trouvaient aucun acheteur ! *« C'est tout le système industriel qui serait remis en question. Il faut donc "progresser", d'où le chantage du retard technologique, sans cesse cultivé par les médias. Sa finalité est généralement occultée (fondamentalement, pourquoi s'équiper en micro-informatique ?). Pour "être de son époque", il faut consommer les produits du progrès.** »



* François Brune, *De l'idéologie aujourd'hui,* Parangon, 2004. La rhétorique du progrès est l'un des moteurs de la publicité car elle provoque la désillusion nécessaire au renouvellement du désir d'achat. Ces mécanismes sont détaillés dans la brochure *À la conquête de notre imaginaire* (Les renseignements généreux).

La solution à tous nos problèmes

Des millions d'humains meurent de faim ? Améliorons le rendement des céréales. Le stress ravage les occidentaux ? Développons de meilleurs antidépresseurs. L'insécurité rôde dans les villes ? Installons des systèmes de vidéo-surveillance, équipons la population de cartes d'identité biométriques et augmentons l'effectif policier. Les violences à la télévision choquent les enfants ? Équipons nos téléviseurs de puces électroniques pour crypter les scènes traumatisantes.

Tout se passe comme si, face à un problème, la réponse spontanée consistait à trouver la solution technique appropriée, non à interroger ses causes réelles. La famine est-elle réellement un problème de rendement des céréales ? D'où vient le stress ? Qui a développé le thème de l'insécurité et quelles sont ses causes sociales ? Que signifie l'augmentation de la violence et du sexe dans les médias ? *« Au fond, peu importe, on finira bien par trouver une solution ! »*



En se concentrant sur le *comment*, en négligeant le *pourquoi*, la perspective du progrès agit comme un espoir ; elle présente comme une certitude le fait que la majeure partie des problèmes sociaux, environnementaux et intimes auxquels nous sommes confrontés trouvera, tôt ou tard, une réponse technique.

Post scriptum 1 : Détruire les mythes

« Savoir tout ce que nous venons de présenter, à quoi cela nous sert-il ? Comment cela peut-il nous aider ? Très peu et beaucoup.

Très peu, car la transformation de l'état présent de la société mondiale n'est évidemment pas une affaire de savoir, de théorie, de philosophie. Très peu car nous ne pouvons pas renoncer à la "Raison" et nous ne pouvons pas considérer la "Raison" comme un outil à affecter au meilleur usage, de la même manière que l'on ne peut considérer la culture comme un menu où l'on choisit ou néglige ce que l'on veut. La Raison est un Tout, au plus profond de notre psychisme. Il ne s'agit donc pas de rejeter la technique. Nous ne pouvons pas et nous ne devons pas renoncer à l'interrogation rationnelle, à la fouille du monde, de notre être, du mystère même faisant que nous sommes inlassablement poussés à chercher et à interroger. Arrêter la technique, interdire la science reviendrait à renoncer à la liberté. Or, la création de la liberté, dans l'Histoire gréco-occidentale, est indissociable de l'émergence de l'interrogation et de la recherche rationnelle. L'homme est un animal fou qui moyennant sa folie a inventé la "Raison". Étant un animal fou, il a fait naturellement de son invention, la "Raison", l'instrument et l'expression la plus méthodique de sa folie. Et cela, nous pouvons le savoir car cela s'est produit dans l'Histoire de l'Humanité.

Beaucoup, car ce savoir nous rend capable de dénoncer et de détruire l'idéologie rationaliste qui recherche l'efficacité sans questionner la finalité, l'illusion de l'omnipotence, la suprématie du "calcul économique", l'absurdité et l'incohérence de l'organisation "rationnelle" de la société, la nouvelle religion de la "science". Nous ne devons pas renoncer à penser et être responsables. L'avalanche de la technoscience contemporaine se nourrit non pas d'une simple tolérance, mais de l'appui actif des peuples. Nous ne sommes pas totalement innocents de ce qui nous arrive. Tout le monde –libéraux, marxistes, riches, pauvres, savants, analphabètes- a cru, a voulu croire, croit toujours et veut toujours croire que la technoscience est quasi-omnisciente, quasi-omnipotente, qu'elle serait aussi presque toujours bénéfique si des *méchants* ne la détournaient de ses objectifs authentiques. Or la question dépasse de loin toute dimension d'intérêts particuliers ou de manipulation. Ce qui est en jeu est notre imaginaire. Nous devons réfléchir aux conditions et aux fondements de l'activité scientifique. Cette préoccupation était celle de tous les grands philosophes et scientifiques. La science doit renouer avec l'interrogation philosophique. Nous devons créer partout où nous le pouvons un questionnement sur ce que nous sommes et ce que nous faisons. Ce que nous pouvons faire, c'est détruire les mythes, qui, plus que l'argent et les armes, constituent l'obstacle le plus formidable sur la voie d'une reconstruction de la société humaine. »

Cornélius Castoriadis
extrait de la conclusion du texte « voie sans issue ? » dans les Carrefours du Labyrinthe

Conclusion

> [Et chacun] de se cacher de son impuissance objective et d'y trouver l'exonération - je n'y peux rien si c'est comme ça – d'être une victime comme les autres dans la masse, avec autant le droit d'en profiter comme tout le monde et qu'on peut brancher la climatisation et faire le plein sans prendre sur soi la rupture brutale des conditions météorologiques habituelles à l'échelle planétaire et allumer l'ordinateur pour y faire du shopping sans se culpabiliser de savoir de quel camp de travail viennent les composants, et descendre le sac poubelle sans se croire obligé de philosopher [...] en attendant de pouvoir dire qu'on aurait pu nous prévenir, qu'on n'était pas du tout au courant que ce fut à ce point-là.
>
> de Bodinat. *La vie sur terre, réflexions sur le peu d'avenir que contient le temps où nous sommes,* Encyclopédie des Nuisances

La réflexion sur le progrès est si vaste que nous ne saurions l'épuiser en quelques pages. Du moins espérons-nous avoir exploré ici quelques pistes, posé quelques repères vers des pensées plus approfondies.

Cependant, quel est le prolongement concret de toutes ces réflexions ?

D'un point de vue pratique, il est tout à fait possible de refuser au maximum les technologies jugées aliénantes, et de pratiquer une certaine "simplicité volontaire". Mais, minoritaire, cette perspective reste limitée : il faut être plus nombreux. Se replier à quelques-uns au fin fond de la campagne n'empêchera pas le développement des nanotechnologies, quelques obstinés du vélo ne sonneront pas la fin des 5 000 morts sur les routes chaque année, construire une poignée d'éolienne ne fera pas disparaître les déchets des centrales nucléaires. Nous sommes désormais tous concernés par la "technification" du monde et ses effets.

La question est donc également politique. Il s'agit non seulement de dénoncer les conséquences du soi-disant "progrès" (mépris de l'humain, pollution, gaspillages...) mais également de lutter contre ses causes (croissance, absence de démocratie, course à l'emploi...). De nombreuses actions individuelles et collectives existent déjà en ce sens (fauchage de champs OGM, actions directes contre le nucléaire ou contre les nanotechnologies, etc.). Qui cherche à concrétiser sa pensée trouvera de multiples expériences à vivre, de multiples combats à soutenir ou imaginer.

Les penseurs que nous avons cités tout au long de cette brochure présentent également de nombreuses pistes dans leurs ouvrages. Face à l'extension des crises politiques et écologiques, tous nous alertent sur la nécessité d'une transformation sociale. Si nous n'arrêtons pas ce "progrès"-là, c'est lui qui mettra fin à notre Histoire.

La certitude d'une amélioration

Dans les livres scolaires, les progrès de la technique sont énumérés comme s'ils étaient inéluctables et indispensables, et ceci depuis la Préhistoire. Le silex ancêtre du couteau, le tam-tam précurseur du téléphone portable, le char antique germe du puissant 4x4 ; ces descriptions historiques nous présentent la progression d'outils de plus en plus évolués, comme autant d'améliorations pour le genre humain.

Ce regroupement systématique des objets autour de l'idée d'une évolution vers un « mieux » est une construction intellectuelle se présentant comme naturelle, ce qui est le propre d'une idéologie. Pour réellement mesurer l'amélioration apportée par l'invention d'un outil, il faudrait replacer celui-ci dans son univers social. L'intérêt d'une technologie ne se mesure pas à sa seule efficacité, mais également à l'ensemble de ses conséquences sociales et écologiques. Par exemple, nos ancêtres seraient sans doute fascinés par certaines technologies contemporaines, mais effrayés par leurs effets secondaires (pollution, contrôle social, etc.).*

Prescription (il *faut* adhérer au progrès), espoir aveugle (il *faut* croire que le progrès nous sauvera des pires situations tôt ou tard), déformation de l'Histoire (il *faut* croire à la vision d'une humanité cheminant vers le progrès depuis la nuit des temps) : trois facettes caractéristiques d'une idéologie.



De Lascaux à la Silicon Valley

« Dans l'histoire de l'humanité, on constate une progression à certains égards : un mathématicien de la Silicon Valley, avec un ordinateur, peut faire un nombre d'additions extraordinaires par rapport à Lucy. On ne peut nier, à moins d'un scepticisme total, que l'astronomie, la chimie, la biologie, nous apprennent des choses que les hommes du Paléolithique ne pouvaient pas soupçonner. Mais, d'un autre côté, en considérant les masques des tribus archaïques ou des peintures rupestres (Lascaux), comparés avec la peinture européenne, il n'y a aucun sens à parler de progrès, ou du moins, c'est discutable. »

Cornélius Castoriadis
Les carrefours du Labyrinthe, éd Seuil, 1990

* Le penseur Ivan Illich approfondit ce raisonnement dans *Entretiens avec Ivan Illich*, Cayley, éd Bellarmin, 1996

II Mesurer les conséquences technologiques

> « Tout est fait pour que chez le consommateur l'acte d'achat soit déconnecté de ses réelles conséquences humaines, environnementales et sociales. Pour jouir et gaspiller sans honte, il faut cacher les véritables coûts humains des produits, les lieux et modes de production, les impacts sociaux, etc. »
>
> François Brune
> *Le Bonheur conforme,* éd Gallimard, 1996

Nous utilisons chaque jour une foule d'objets techniques, mais nous ne connaissons en général ni l'origine exacte des matières qui constituent ces objets, ni leurs processus de fabrication et de diffusion, ni le travail humain que cela représente, ni les impacts économiques et sociaux de cette production, ni son réel effet environnemental.*

Bien sûr, il est impossible de connaître toutes les conséquences de ce que nous produisons. Mais au moins pouvons-nous y réfléchir, mettre en place des outils d'analyse afin de peser le pour et le contre, en connaissance de cause. Nous pouvons, par exemple, soumettre chaque outil de notre quotidien à deux questions :

– ***Quelle en est l'utilité humaine réelle ?*** Par exemple, "gagner du temps" en allant plus vite pour réaliser quelque chose n'a aucune utilité réelle si on ne fait rien de ce temps "gagné".
– ***Quel en est le coût réel ?*** Non pas financier, mais du point de vue des dangers humains, du mode de vie, des effets écologiques, etc.

Chacun de nous peut questionner ainsi l'utilité des outils qu'il manipule au quotidien, en essayant à chaque fois de reconstituer la chaîne d'implications que constituent la fabrication, l'utilisation et la destruction de l'objet en question.

A l'opposé de cette démarche, le développement technologique actuel est essentiellement motivé par des motifs économiques ou militaires. Le seul intervalle de temps significatif pour évaluer une technique semble être celui des quelques années à venir, au mépris de tout principe de précaution.**

* La publicité est l'un des premiers vecteurs de cette occultation ; elle encourage et habitue le consommateur à ne connaître qu'une seule partie des conséquences de ses actes.

** L'exemple des déchets nucléaires est particulièrement significatif. Au-delà de 100 ans, personne ne peut affirmer pouvoir *réellement* prévoir le devenir de ces déchets. Idem pour les impacts à moyen et long terme des OGM, des lignes à haute-tension, des nanotechnologies, etc.

Résumé des arguments présentés

I Le progrès est une idéologie

– Il est utilisé comme *impératif* de consommation.
– Il constitue un *espoir aveugle* de résolution de tout problème.
– Son évolution est présentée comme une continuité historique vers un « mieux », sans préciser exactement ce que ce « mieux » signifie pour les populations concernées.

II Toutes les conséquences sociales et écologiques du "progrès" ne sont pas prises en compte.

C'est pourquoi l'attrait de la technologie moderne se fonde, en grande partie, sur une illusion d'optique.

III Les conséquences écologiques du progrès

Le mode de vie des pays avancés, à la pointe du "progrès", n'est pas généralisable. De plus, le "progrès" suit des règles qui le contredisent :

– Il soulève des problèmes en les résolvant.
– Certains de ses effets sont irréversibles ou encore inconnus.
– L'application effective d'un progrès "salvateur" est très lente.
– Les rendements de la dépollution sont médiocres.
– *L'effet rebond* contrecarre les avancées écologiques.

Dans ces conditions, le développement durable est une illusion. Le concept de décroissance est plus pertinent puisqu'il met en évidence à quel point capitalisme et écologie sont incompatibles.

IV Le progrès, une illusion de puissance

Le développement du progrès s'accompagne d'une impuissance psychique et politique :

– Non seulement nous sommes influencés par les outils que nous utilisons, mais de plus, les technologies n'échappent pas à la possibilité d'être utilisées autrement que le but pour lesquelles elles étaient originellement conçues.
– Les recherches technologiques sont effectuées de manière oligarchique, essentiellement pour des motifs économiques ou militaires.

> « Je refuse de m'extasier sur la conquête de l'univers, sur les grandes aventures de l'espace, ou bien sur la magie de la nouvelle mathématique, tant qu'il y aura au monde un enfant aux yeux de peur, aux yeux de froid, aux yeux de soif…Un enfant qui s'en va sans avoir rien compris. Quelque part un homme est mort par omission, et nous sommes tous des assassins. »
>
> Nadia Téréni, poète

– *Éducation dès l'école maternelle, les enfants utilisent cette technologie pour rentrer dans l'école, en sortir, déjeuner à la cantine, et les parents ou leurs représentants s'identifieront pour aller chercher les enfants.*

– *Introduction dans des biens de consommation, de confort ou des jeux : téléphone portable, ordinateur, voiture, domotique, jeux vidéo.*

– *Développer les services « cardless » à la banque, au supermarché, dans les transports, pour l'accès Internet, ...*

*La même approche ne peut pas être prise pour faire accepter les technologies de surveillance et de contrôle, il faudra probablement recourir à la persuasion et à la réglementation en démontrant l'apport de ces technologies à la sérénité des populations et en minimisant la gêne occasionnée. »**

Autrement dit, la prolifération des contrôles d'empreintes ne vise nullement la sécurité, mais le conditionnement des utilisateurs... Orwell n'aurait pas imaginé mieux.

Notons que le GIXEL a reçu le prix 2004 du « Big Brother Awards France ». Ce prix récompense toute personne ou institution s'étant distinguée par son atteinte au droit à la vie privée, sa banalisation de la société de surveillance, sa manipulation du discours sécuritaire, sa stigmatisation de « menaces » opportunistes ou toute autre instrumentalisation du débat public.



* Extraits du *« livre bleu, grands programmes structurants, propositions des industries électroniques et numériques, juillet 2004 ».* Vous pouvez télécharger ce rapport sur le site internet du GIXEL **(http://www.gixel.fr/)**.
** Retrouvez les Big Brother Awards sur **http://www.bigbrotherawards.eu.org/**

Mesurer les conséquences liées à l'utilisation d'un outil

premier exemple : la voiture

L'utilisation d'une voiture entraîne des conséquences immédiatement visibles : la vitesse, le confort, l'autonomie, le plaisir de conduire, etc.

Mais il faut également prendre en compte toutes les autres conséquences : l'hécatombe annuelle (plus de 5 000 morts par an en France ; presque 3 millions de morts, depuis 1960, dans les pays de l'Union Européenne), la pollution atmosphérique, les déchets (par exemple, 9 millions de batteries et 10 millions de pneus sont jetés en décharge chaque année), l'enlaidissement des paysages, le réchauffement de la planète, le bruit, l'entretien des bitumes au pétrole, la disparition du voyage au profit du tourisme (« foncer » dans un coin, en « profiter », ne rencontrer personne et rentrer chez soi), le mauvais coup porté aux liens sociaux (les rues sont invivables ; par exemple, en ville, il est impossible de s'asseoir devant chez soi pour discuter, comme dans la plupart des pays africains), la course au pétrole (ex : guerre du Golfe, affaire Elf, Françafrique), le fordisme (travail à la chaîne, robotisation, travail de nuit,...), les firmes puissantes usant de leur influence sur les pouvoirs publics pour entraver le développement des transports collectifs, etc.

*« On n'acquiert pas seulement une voiture, on acquiert aussi toute une nouvelle relation à l'espace et au temps, de la pollution, du bruit, des amis différents, des relations différentes, un statut différent, un travail pour la payer, et des infrastructures énormes qui incluent entre autres, des routes, des voies rapides, des stations essence, un habitat disséminé, des hôpitaux pour les blessés, des garages, des parkings, c'est ce qu'on peut appeler le système techno-social lié à la voiture. »**



Au final*, « La vitesse potentielle de l'automobile fascine précisément parce que ce qui la rend possible (pipelines, routes, chaînes de montage, etc.) et leurs conséquences (accidents, handicapés, mort, pollution, cancers, pénurie des ressources, crises écologiques) restent loin de la perspective aperçue du pare-brise. Le charme repose sur un gigantesque ajournement des coûts ; la fatigue, la perte de temps et la réparation des conséquences sont transférées à l'arrière-plan social. »***

* François Schneider, revue *Silence*, décembre 2004
** d'après Wolfgang Sachs, *Les ruines du développement,* éd Le Serpent à Plumes, 2003

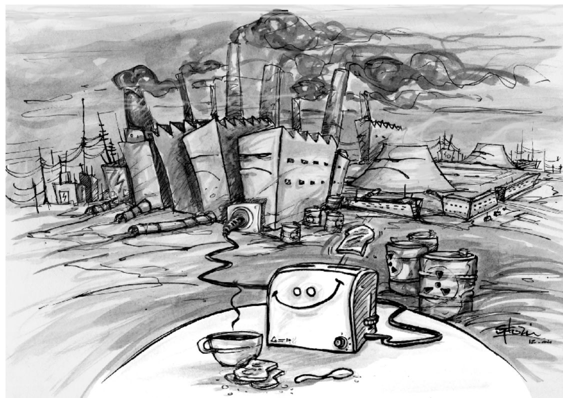
illustration reproduite avec l'aimable autorisation de Casseurs de Pub



Mesurer les conséquences liées à l'utilisation d'un outil

second exemple : le grille-pain

Examinons un grille-pain. Une simple pression sur la molette, et, en un rien de temps, les tartines sont dorées et croustillantes. Un instrument merveilleux ! À ce qu'il semble... Car un simple coup d'œil sur le fil et la prise révèle qu'il s'agit, en même temps, d'un terminal domestique d'une compagnie, d'un système mondial même ; le courant arrive dans un réseau de câbles et de lignes à haute tension qui sont alimentés par des centrales électriques, lesquelles dépendent de la pression hydraulique, de pipe-lines ou de la cargaison de pétroliers qui, de leur côté, supposent des barrages, des plates-formes ou des tours de forage. Toute cette chaîne garantit une livraison efficace et rapide à la condition express que se mettent à la disposition de tous ses maillons, des légions d'ingénieurs, de planificateurs et de financiers qui, eux, auront recours aux administrations, aux universités et à toutes les industries (parfois même aux militaires). Le grille-pain, comme l'automobile, le comprimé médicamenteux, l'ordinateur ou le téléviseur, dépend entièrement de l'existence de vastes systèmes d'organisation et de production, soudés les uns aux autres.



Quiconque appuie sur un interrupteur ne se sert pas uniquement d'un outil, mais se branche sur un raccordement du système. Entre l'utilisation de techniques simples et celle d'outils modernes se trouve la transformation d'une société tout entière. Malgré leur innocence apparente, les acquis modernes ne fonctionnent que lorsque de larges pans de la société agissent comme prévu, et que l'entêtement et le hasard ont été purgés jusqu'à la limite de toute spontanéité. En fin de compte, on n'aurait pas soufflé mot de ce grille-pain s'il n'avait été assuré que, tout au long de la chaîne du système, tout ce qui est nécessaire arrive au bon endroit, au bon moment, avec la qualité requise. La coordination, la programmation, l'entraînement et la planification, et non pas uniquement l'énergie, sont l'élixir de vie de ces appareils si dociles. Alors qu'ils donnent l'impression d'être serviables et d'épargner du travail, ils exigent, au contraire, l'importante contribution d'un grand nombre de personnes dans des lieux éloignés ; les outils fonctionnent dans la mesure où les personnes se transforment en outils.

La distance entre l'effet et la cause, cette invisibilité du système qui produit les prodiges techniques, explique l'effet hypnotique de la technologie sur tant d'esprits. L'attrait de la civilisation technologique se fonde assez souvent sur cette illusion d'optique.

d'après Wolfgang Sachs, *Les ruines du développement,* éd Le Serpent à Plumes, 2003



Faire accepter les technologies aux populations

L'exemple du « livre bleu »

Le GIXEL est un groupe de pression qui rassemble une cinquantaine d'industries de l'électronique dont le CEA-LETI, EADS, THALES, 3M... En 2004, ce lobby adressa au gouvernement français un rapport intitulé *Le livre bleu*. Ce dernier regroupe un ensemble de recommandations concernant le développement d'équipements électroniques en France.

Internet, télévision, automobile, domotique ou encore sécurité du territoire français... Il s'agit de transformer les industries électroniques en *« fers de lance de la croissance et des emplois de demain ».* Pour cela, le GIXEL réclame *« une relance des grands programmes tels que décrits dans ce "livre bleu" »*, *« un site France attractif (flexibilité du travail, fiscalité adaptée aux filières de haute technologie,...) »,* et enfin, davantage de subventions.

Le chapitre *« sécurité du territoire »* est le plus instructif. Il propose de *« placer l'Europe au top niveau mondial en sécurité des personnes, des biens, sécurité de l'État et des frontières, protection contre le terrorisme ».* L'enjeu paraît de taille, puisque *« L'effort pour lutter contre le terrorisme doit être comparé à un effort de guerre comme celui que nous avons consenti pendant la période de la guerre froide ».*

Le sous-chapitre « acceptation de la population » mérite d'être citée intégralement. Il dévoile clairement de quelle manière les « citoyens » français sont considérés dans la stratégie techno-militaro-industrielle :

« La sécurité est très souvent vécue dans nos sociétés démocratiques comme une atteinte aux libertés individuelles. Il faut donc faire accepter par la population les technologies utilisées et parmi celles-ci la biométrie, la vidéosurveillance et les contrôles.

Plusieurs méthodes devront être développées par les pouvoirs publics et les industriels pour faire accepter la biométrie. Elles devront être accompagnées d'un effort de convivialité par une reconnaissance de la personne et par l'apport de fonctionnalité attrayantes :

Enfin, plus le "progrès" technique avance, plus se développent, au sein de la société, des tendances qui nous semblent constituer des obstacles à la démocratie :

– ***La dépendance vis-à-vis des experts***
Les problématiques technologiques actuelles sont d'une complexité paralysante. Impact des OGM, des lignes Haute Tension, des nanotechnologies, de la radioactivité… *« Nous devrions avoir des dossiers complets, sérieux, fouillés et honnêtes sur des centaines de sujet pour se positionner en toute connaissance de cause. »*[*] Comme ce n'est pas le cas, nos convictions sont fortement influencées par des spécialistes. Or *« L'expérience prouve que les scientifiques, ingénieurs et techniciens ne sont ni meilleurs ni pires que les autres humains, ni plus sages. Sortis de leur laboratoire et de leurs usines, ils sont autant vulnérables à l'ambition, au désir de pouvoir, à la flatterie, à la vanité, aux influences, aux préjugés, à la cupidité, aux erreurs de jugement et aux prises de position irréfléchies que n'importe qui.* […] *Les scientifiques et techniciens ne forment pas une caste. Ils servent des appareils de pouvoirs existants (ou en font partie). Ces appareils exploitent et oppriment presque tout le monde, mais ne dirigent vraiment rien. »*[**] Au final, à qui faire confiance ? A nos intuitions ? Aux discours d'experts ou d'organismes (association, partis, comités d'éthique, etc.) ? Selon quels critères ?

– ***La dilution des responsabilités***
« Les opérations que nous avons à engager dans tous les domaines importants sont techniquement mille fois trop compliquées pour qu'il y ait un responsable, ou même dix. En cas d'accident nucléaire, qui sera responsable ? Rappelons la cause officielle de Tchernobyl : il y a eu une erreur humaine d'un des employés. […] Pourtant, des dizaines de ministres ont pris des décisions globales, des centaines d'administrateurs ont mis au point des dossiers, des centaines de techniciens et d'experts ont apporté chacun leur contribution sur des éléments précis. Qui, de tous ceux-là, est responsable ? A la complexité croissante des évènements devrait répondre un plus grand engagement de responsabilité. C'est l'inverse.»[*]

– ***Une organisation à tendance totalitaire***
Certains grands projets technologiques nécessitent une organisation extrêmement stricte de la société. Par exemple, il est impossible de développer l'énergie nucléaire sans un immense réseau d'usines, de système de surveillance et de maintenance. Une fois mise en place, cette organisation ne peut être remise en cause : les risques seraient énormes.[***] Pire, ces enjeux permettent de justifier un maximum de mesures sécuritaires sur la population, habituant celle-ci à vivre peu à peu dans un univers social de type totalitaire (contrôle, fichage, secret-défense, opacité des décisions…).

* Jacques Ellul, *Le système technicien*, éd le cherche-midi, 2004
** Cornélius Castoriadis, *Les carrefours du labyrinthe*, ed seuil, 1990
*** Dans le cas des centrales nucléaires, la maintenance et le contrôle, très conséquents, doivent être permanents. De plus, l'indispensable confinement des déchets nucléaires implique une organisation extrêmement poussée.

III Les conséquences écologiques du progrès

> « L'humanité, avec son développement actuel, est comme dans un train qui roule à 100 km/h vers un mur. Nous ne voulons pas que ce train diminue sa vitesse à 90 km/h. Nous voulons changer de train ! »
>
> D'après une conférence d'Hubert Reeves

L'appauvrissement de la biosphère

Le mode de vie occidental, à la pointe du « progrès », repose sur la consommation d'un capital non reproductible : énergies fossiles, minerais, eau pure, terres arables, atmosphère saine, etc. La croissance économique qui l'accompagne est « insoutenable » : elle conduit, logiquement, à la faillite par épuisement des ressources, ou par l'accumulation de polluants à un niveau tel que la biosphère ne peut plus les absorber.

Imaginons par exemple 6 milliards d'humains consommant chacun 200 grammes de viande et 300 litres d'eau par jour, rejetant 500 kilogrammes de déchets ménagers par an. Imaginons les rejets en gaz carbonique de 3 milliards d'automobiles. Imaginons 3 milliards de téléviseurs renouvelés tous les 5 ans. Sur le plan purement écologique, 6 milliards d'humains produisant et consommant autant que l'Américain ou l'Européen moyen signifierait la destruction de la biosphère.

Certes, ce raisonnement ne prend pas en compte la découverte de nouvelles ressources naturelles, l'utilisation accrue d'énergies renouvelables ou d'éventuelles inventions technologiques qui permettraient une moindre consommation d'énergie, ou une dépollution efficace. Mais de nombreux arguments tempèrent cette foi dans un *progrès-qui-nous-sauvera-de-l'impasse* :

– ***La réalité.*** Concrètement, force est de constater que la croissance des pays -et notamment celle des pays dits « en développement »- s'accompagne d'une augmentation quasiment aussi rapide de la pollution et de la consommation.

– ***L'inertie.*** L'entrée en application « effective » des améliorations techniques est bien plus lente que les problèmes générés. Par exemple, même si un moteur « propre » est inventé, le temps de renouveler le parc automobile prendra vraisemblablement plusieurs dizaines d'années.

- ***Le rendement médiocre de la dépollution.*** Non seulement les industries de dépollution ne réussissent jamais à dépolluer autant que la société ne pollue, mais, de plus, elles polluent en dépolluant. Par exemple, une station de traitement des eaux usées produit des boues chargées en métaux lourds ; ces boues sont soit envoyées en décharge, soit épandues sur les terres agricoles, soit incinérées puis stockées en décharge. Il s'agit donc davantage d'un *déplacement* de pollution.

- ***L'effet rebond.*** L'amélioration des procédés industriels, en terme d'efficacité écologique, entraîne bien souvent une augmentation de la consommation matérielle. Par exemple, les ménages occidentaux profitent souvent des gains financiers liés aux économies d'énergie pour voyager plus souvent. Paradoxalement, ils polluent donc davantage.*

- ***Le cercle vicieux.*** Chaque technique, en résolvant des problèmes, en soulève toujours de nouveaux. Pour combattre ces « effets secondaires », il faut réaliser de nouveaux progrès techniques qui nécessitent de plus en plus de sophistication. Par exemple, les engrais chimiques améliorent la productivité des cultures, mais ils polluent les sols et les ressources en eau. Il faut donc un traitement plus poussé pour rendre l'eau potable. Ce traitement génère des déchets supplémentaires difficiles à détruire, etc. Chacun de nous peut s'exercer à construire des raisonnements de ce type, en analysant les avantages et effets secondaires néfastes de toute innovation technologique.**

- ***L'irréversibilité.*** Certains « effets secondaires » du progrès sont irréversibles (l'accident nucléaire de Tchernobyl, les pesticides persistants, la fonte des glaces, etc.). D'autres ne sont connus que plusieurs années après. Par exemple, pour lutter contre les dioxines produites par la combustion des déchets ménagers, des normes plus strictes ont été mises en place pour les incinérateurs. Il s'agit, entre autres, d'augmenter la température de combustion, ce qui limite la quantité de dioxines produites. Mais personne ne sait réellement quelles sont les nouvelles substances générées par ce nouveau mode d'incinération. Dans dix ans, peut-être s'apercevra-t-on que ce dernier produit des substances encore inconnues - et donc actuellement non détectées - dont l'impact sur la santé humaine est équivalent ou pire que les dioxines. Plus le progrès technique croît, plus semble augmenter la somme de ses effets imprévisibles.

Au final, le progrès semble évoluer selon des voies qui tendent à le contredire.

* cf. travaux de François Schneider, en partie disponibles sur http://www.decroissance.org

** Vous trouverez de nombreux exemples dans *Vers une écologie industrielle*, Suren Erkman, éd C.L. Mayer, 2004

Impuissance politique : qui décide des recherches ?

> « Hormis la faisabilité et certains cas de "demande sociale pressante", un véritable choix de développement scientifique et technique exigerait l'établissement de critères et de priorités. Quels critères ? Quelles priorités ? Fixées par qui et à partir de quoi ? Prenons un exemple : qui a fait et qui pourrait faire, du point de vue de l'humanité, le calcul coûts/bénéfices entre les sommes consacrées à la recherche sur le cancer et celles qui seraient nécessaires pour venir en aide aux affamés du tiers-monde ? On nous dit que la recherche sur le cancer sert les intérêts permanents et universels de l'humanité car tout être humain pourrait être un jour atteint d'un cancer. Mais cette universalité est vide ! Une bonne partie de l'humanité n'a même pas la chance d'atteindre les âges d'incidence du cancer… »
>
> Cornélius Castoriadis, *Les carrefours du labyrinthe,* éd Seuil, 1990

Les entreprises et les États industrialisés sont les seuls à disposer de moyens scientifiques et financiers suffisants pour mener des recherches sophistiquées.* Quels sont leurs critères ?

La réponse est rapide pour les entreprises privées : le profit. Les laboratoires pharmaceutiques s'illustrent suffisamment par leur abandon des secteurs non « rentables ». De son côté, l'État soutient fortement le secteur privé, notamment en terme de grand projet militaire ou économique (nucléaire, biotechnologies, nanotechnologies, etc.).

Dans un tel contexte, la population a-t-elle un réel pouvoir de décision ? Absence de débat sur l'énergie nucléaire, sur les OGM, sur les nanotechnologies, voire pseudo-débats organisés *après* les décisions…** L'impuissance face aux évolutions des technologies est le reflet de l'impuissance politique des communautés humaines.*** À aucun moment ne sont abordées les questions fondamentales soulevées par le déploiement sans fin de la technoscience. Par exemple, quel est le véritable coût social, environnemental, sanitaire de la ruée vers le « high tech » ? Quel monde les nouvelles technologies contribuent-elles à créer ? Une croissance infinie est-elle possible dans un monde fini ?

Pour le pouvoir dominant, il s'agit avant tout de « *faire accepter* » les technologies aux populations (cf. encadré page 21).

* Les budgets de recherche des entreprises sont plus élevés que les États. Par exemple, en 2002, le budget total de la recherche publique française était de 8,7 milliards d'euros, dont 30% consacré à la recherche militaire. Par comparaison, les budgets R&D de Ford et IBM atteignaient en 2001 respectivement 7,3 et 6,6 milliards d'euros (source : *Le Monde*).

** cf. le développement actuel des bio et nano-technologies (voir http://pmo.erreur404.org).

*** La question du progrès rejoint celle de la démocratie. cf. brochure *Sommes-nous en démocratie ?* (Les renseignements généreux)

Un autre argument peut être avancé contre la « neutralité » des outils : le fait que les technologies n'échappent pas à la possibilité d'être utilisées autrement que le but pour lesquelles elles étaient originellement conçues. *« Rares sont les exemples de techniques qui, aussitôt découvertes, n'aient été, si ce n'est utilisées, du moins essayées. Ainsi, chaque invention contient le meilleur et le pire, et cela dans tous les domaines. »*[*]

Par exemple, les recherches génétiques se concrétiseront tôt ou tard par des tentatives de clonage humain, les nanotechnologies par la recherche d'un contrôle des individus par neuropuces[**] ; tout comme fabriquer des voitures capables de rouler à 220 km/h revient à accepter la possibilité d'accidents mortels par excès de vitesse, et cela bien que tous les automobilistes soient parfaitement « éduqués ».

Tous ces constats devraient nous inciter à la responsabilité. Si la technique n'est pas « neutre » mais contient « le meilleur et le pire », le principe de précaution s'impose.

Pourtant, à observer l'humanité, il semble plutôt que tout ce qu'il est potentiellement possible de faire est fait. Par exemple, au niveau individuel, rares sont ceux qui pèsent le pour et le contre de l'acquisition d'un véhicule ou d'internet, en prenant en considération l'ensemble des conséquences sociales et écologiques connues. Au contraire, nos psychismes regorgent d'*adiaphoras*, c'est-à-dire de domaines où l'on ne se pose aucune question morale, où l'on agit par automatisme, par habitude, par pulsion, sans réfléchir. Le développement des technologies semble étendre ces *adiaphoras*.

Le fantasme du contrôle total

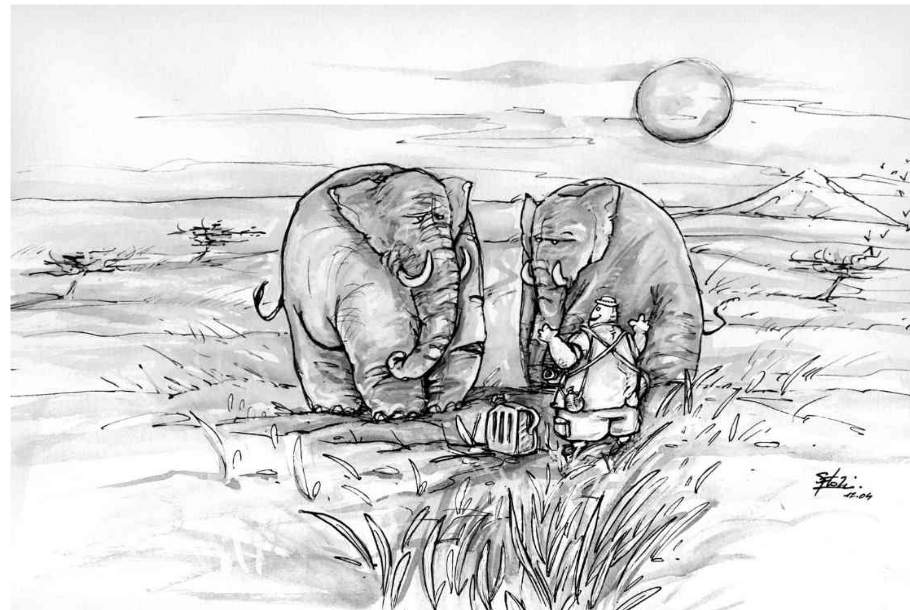
« Toutes nos folies techniques sont le produit et la réponse d'une pulsion au plus profond de notre imaginaire collectif. [...] L'humanité occidentale a vécu pendant des siècles sur le postulat implicite qu'il est toujours possible et réalisable d'atteindre plus de puissance. Le fait que dans certains domaines on puisse faire ''plus'' [mathématiques, aviation, productivité, etc.] a donné l'impression que dans tout domaine on peut faire plus, qu'il n'y a aucune limite à l'extension de notre puissance. Derrière cette idée de puissance se trouve le fantasme du contrôle total, volonté ou désir maîtrisant tout objet et toute circonstance. C'est un fantasme projeté depuis tout temps par l'homme dans ses créations (magie, religion, etc.). »

Cornélius Castoriadis, *Les carrefours du labyrinthe, éd Seuil, 1996*

* Jacques Ellul, *Le système technicien*, Le cherche-midi, 2004. Souvenons-nous par exemple d'Einstein terrorisé par l'utilisation de la bombe atomique qu'il avait contribué à créer.

** cf. enquêtes et textes du groupe *pièces et main d'oeuvre* sur http://pmo.erreur404.org

Encore un usager de « l'effet rebond » !



"... et c'est précisément grâce à l'acquisition d'un chauffe-eau solaire entièrement écologique que j'ai pu économiser pour me payer ce petit safari ... malheureusement je suis tombé en panne d'essence et ..."

Le progrès de la... complexité !?

« La solution apportée par une découverte technique est toujours fragmentée, localisée, concernant une question, alors que le problème soulevé est généralement beaucoup plus vaste, indéterminé et n'apparaissant qu'après un certain délai. […] Il faut prendre l'affaire écologique dans son entier, dans son ensemble, avec toutes les interactions, toutes les implications, sans réductionnisme, et l'on s'aperçoit alors que le problème posé est maintenant un million de fois plus vaste et plus complexe qu'aucun de ceux posés au XIX[ème] et XX[ème] siècles. »

Jacques Ellul,
Le système technicien, éd Le cherche-midi, 2004

La limite écologique

Effet de serre, pollution, épuisement des sols, destruction de la biodiversité... Impossible de résumer ici les nombreuses études qui dressent un bilan catastrophique de l'état de la planète*. Retenons, par exemple, ces quelques chiffres significatifs :

- Depuis 1900, la concentration de CO_2 dans l'atmosphère a augmenté de 30% ; on prévoit une augmentation de la température terrestre de plusieurs degrés d'ici 2050.
- En 30 ans, les populations des espèces terrestres et marines ont diminué de 30% ; environ 27 000 espèces vivantes disparaissent chaque année. Presque 75% des zones de pêche sont exploitées à pleine capacité, surexploitées ou épuisées ; environ 30% des espèces marines sont exterminées ou en voie d'extermination ; les coraux et les mangroves ont été divisées par 2 en 40 ans.
- Chaque année, 500 millions de tonnes de déchets dangereux sont jetés dans le monde, 25 millions de barils de pétrole sont déversés volontairement ou accidentellement dans les océans.
- Le déclin de la production de pétrole est prévue entre 2010 et 2030 ; parallèlement, la demande de pétrole devrait continuer à augmenter.



* Parmi les ouvrages pédagogiques à ce sujet, citons : *STOP,* Bartillat et Retallack (2003); *Mal de Terre,* Reeves (2003); *L'avenir climatique,* Jancovici (2002), les rapports sur l'environnement du PNUD (Nations Unies), le rapport « Planète vivante » 2002 du WWF (disponible sur http://www.wwf.fr).

Impuissance psychique : les outils nous influencent

« *Les outils sont neutres. Ils peuvent être utilisés à bon ou mauvais escient. La technique est un pur moyen dont la finalité est imposée par son utilisateur.* » Voici résumée la plupart des raisonnements contemporains concernant la technique. Par exemple, la voiture n'est pas, en soi, responsable de l'hécatombe routière ; celle-ci s'explique par le manque de civisme des gens (alcool, prise de risque, etc.). Le nucléaire n'est pas une technologie mortifère ; elle l'est devenue en raison du contexte géopolitique mondial. etc.

Ce raisonnement ne prend pas en compte l'influence des outils sur notre psychisme, sur notre manière de concevoir le monde, sur nos choix. Le type de comportement exigé dans les jeux vidéos façonne le psychisme des joueurs, le fait d'utiliser une automobile a un impact sur son conducteur, tout comme la présence d'une télévision dans un salon tend à nous donner l'envie de l'allumer.* Que ce soit au niveau individuel ou collectif, les possibilités offertes par la technologie induisent des stratégies et des moyens d'action. Par exemple, la puissance de pouvoir techniquement gazer un million d'humains a certainement influencé la « Solution Finale » décidée par le pouvoir nazi. La « technique » n'est pas la cause des camps de concentration, mais elle a conditionné la décision.**

Les outils sont bien plus que de simples moyens, ils sont porteurs d'une « puissance culturelle », ils induisent un ensemble de conséquences sur les comportements humains. Par exemple, « *lorsque les indiens découvrirent la supériorité productive des haches des hommes blancs, ils les désirèrent, non pour produire plus dans le même temps, mais pour produire autant en un temps dix fois plus court. C'est exactement le contraire qui se produisit, car avec les haches métalliques firent irruption dans le monde primitif indien la violence, la force, le pouvoir qu'exercèrent sur les Sauvages les civilisés nouveaux venus* ».***

Puissance technologique, impuissance morale ?

« La croissance démesurée de la puissance réduit, efface les valeurs. L'histoire le prouve : quand un État devient tout-puissant, il n'y a plus de valeurs respectées. Il est illusoire de prétendre que l'on peut mettre la puissance au service de valeurs telles que la liberté ou l'humanisme. La puissance implique toujours plus, toujours plus outre. A quel moment faudrait-il s'arrêter ? On ne rencontre ni limite intérieure, ni limite objective. La puissance et la démoralisation vont ensemble. »

Jacques Ellul, *Le système technicien*

* cf. Bruno Latour, *Petites leçons de sociologie des sciences*, Paris, éd Seuil, 1996
** cf. Castoriadis, Le carrefour des Labyrinthes, éd Seuil, 1994
*** Pierre Clastres, *La société contre l'État,* éd de Minuit, 1974

IV L'illusion de puissance

> Que l'idée de contrôle total et de maîtrise absolue de nos outils et du monde soit absurde, tout le monde le reconnaît. Pourtant, c'est cette idée qui est le moteur caché du développement technologique moderne. Car la technique développe une illusion de puissance [...] or s'il exerce un nombre grandissant de maîtrises ponctuelles, l'humain est moins puissant que jamais devant la totalité des effets de ses actions. Notre pouvoir s'accroît en même temps que notre impuissance. »
>
> Cornélius Castoriadis,
> *Les carrefours du labyrinthe*, éd Seuil, 1996

Parler d'illusion de puissance, alors même que l'être humain est capable de marcher sur la Lune ? Cela peut paraître paradoxal. Au contraire, la technologie est généralement présentée comme un instrument de libération : n'avons-nous pas cent objets pour satisfaire nos désirs ? Ne pouvons-nous pas aller d'un bout à l'autre de la planète ? Notre espérance de vie n'augmente-t-elle pas ?

Commençons par faire remarquer que toute l'humanité n'a pas accès aux « bienfaits » dont nous parlons. Pire, la plupart des outils « high tech » que nous utilisons sont fabriqués dans des pays du Sud où la liberté est toute relative... Et si, en Occident, ces outils (portables, ordinateurs, etc.) sont accessibles pour des coûts relativement modiques, c'est bien parce que leur fabrication repose sur l'exploitation effrénée de la main d'oeuvre et des matières premières des pays du Sud.

De plus, nous sommes de plus en plus dépendants du système technicien dans son ensemble. Par exemple, un GPS est perçu comme un outil de liberté. Mais s'il tombe en panne, il est impossible de le réparer sans faire appel à des experts. Notre « liberté » est donc toute relative, presque éphémère. Enfin, le développement technologique semble s'accompagner d'une impuissance psychique et politique au sein de la population.

Du développement durable à la décroissance

Depuis les années 90, la destruction de l'écosphère est largement médiatisée : inéluctable épuisement des ressources, problèmes de santé publique liés à la pollution, trou dans la couche d'ozone, changement climatique, etc. Tous ces constats sont notamment ceux du sommet de Rio, en 1992, où a émergé le concept de *développement durable.*

Plus de dix ans après ces accords, les changements sont infimes. À la proposition de Maurice Strong du 4 avril 1992 : « *Notre mode de développement, qui conduit à la destruction des ressources naturelles, n'est pas viable. Nous devons en changer.* » fait écho la déclaration de Georges Bush Senior en 1997 : « *Notre niveau de vie n'est pas négociable.* ». Depuis 1990, les émissions de CO_2 ont augmenté de plus de 20% aux États-Unis.

Depuis quelques années, le concept de *décroissance* est de plus en plus médiatisé. Il questionne le lien intime entre l'idéologie de la croissance et celle du progrès. Contrairement au développement durable, la décroissance souligne que capitalisme et écologie sont incompatibles.*



Une décroissance inéluctable ?

« Nous pouvons recycler les monnaies métalliques usées, mais non les molécules de cuivre dissipées par l'usage. » Ce phénomène, que Nicholas Georgescu-Roegen [théoricien de la décroissance] a baptisé la « *quatrième loi de la thermodynamique* », est peut-être discutable en théorie pure, mais pas du point de vue de l'économie concrète. On ne sait pas coaguler les flux d'atomes dispersés dans le cosmos pour en faire de nouveaux gisements miniers exploitables, travail qui s'est accompli dans la nature en des milliards d'années d'évolution. [...] « *Nous ne pouvons,* écrit-il, *produire des réfrigérateurs, des automobiles ou des avions à réaction "meilleurs et plus grands" sans produire aussi des déchets "meilleurs et plus grands"* ». Bref, le processus économique n'est pas un processus purement mécanique et réversible, il est de nature entropique. Or notre surcroissance économique dépasse largement la capacité de charge de la terre. La décroissance est donc inéluctable.

Serge Latouche, *Survivre au développement*, éd Mille et une nuits, 2004

* cf. journal bimensuel *La décroissance* et sites internet http://www.decroissance.org et **http://www.decroissance.info**

Le bêtisier du développement durable

Le développement durable est un concept à la mode. Les plus grands industriels de la planète y font référence : Monsanto, TotalFinaElf, Renault, Areva, Suez, L'Oréal, Carrefour… Morceaux choisis :

« Le développement durable n'est ni une utopie ni même une contestation, mais la condition de survie de l'économie de marché. »

Louis Schweitzer, PDG de Renault, *Les échos*, décembre 2004

« L'objectif affirmé de Porsche est de réduire au minimum les effets préjudiciables à l'environnement, et de soutenir également les efforts internationaux visant à résoudre les problèmes écologiques globaux. »

Site Internet de Porsche



Nouveau Porsche 4 x 4 Cayenne :
2 tonnes et demi , 450 Chevaux, v.max 266 Km/h,
pot catalytique.

« Le développement durable, c'est tout d'abord produire plus d'énergie, plus de pétrole, plus de gaz, peut-être plus de charbon et de nucléaire, et certainement plus d'énergies renouvelables. Dans le même temps, il faut s'assurer que cela ne se fait pas au détriment de l'environnement. »

Michel de Fabiani, président de BP France, rencontres parlementaires sur l'énergie, 2001

... ET N'OUBLIEZ PAS QUE NOUS SOMMES POUR LE DEVELOPPEMENT DURABLE ! ...

... DE NOTRE ENTREPRISE !

« **Le développement durable est réalisé au mieux grâce à une concurrence ouverte au sein de marchés correctement organisés qui respectent les avantages comparatifs légitimes. De tels marchés encouragent l'efficience et l'innovation qui sont toutes nécessaires à un progrès humain durable. »**

BASD, Business Action for Sustainable Development, regroupant 167 multinationales

Retrouvez l'intégralité du bêtisier du développement durable sur le site du journal La décroissance. **http://www.decroissance.org**

Un enfant dans une maison en chocolat

« L'énorme développement productif et économique des 150 dernières années a été conditionné par la destruction (consommation) irréversible de réserves naturelles ou accumulées dans la biosphère depuis des centaines de millions d'années. Cette destruction, au moment où vous lisez ces lignes, continue à grands pas. Chaque heure des espèces vivantes disparaissent définitivement. Les mesures prises ou envisagées pour arrêter cette destruction sont dérisoires.

Cette domination de l'homme sur l'anthroposphère ne fait que reproduire la vieille illusion cartésienne-capitaliste-marxiste de l'homme maître et possesseur de la nature, alors que l'homme est plutôt comme un enfant se trouvant dans une maison dont les murs sont en chocolat et qui s'est mis à les manger, sans comprendre que bientôt le reste de la maison va lui tomber sur la tête. Or cette destruction est, pour l'instant au moins, nécessaire à la survie du système capitaliste. Ce régime d'oligarchie libérale, avec l'apathie et la privatisation des citoyens qui le rendent possible, présuppose que les gens passent effectivement leur temps dans les supermarchés et devant la télévision au lieu de se soucier des affaires communes. Les pays où les gens peuvent vivre ainsi représentent environ 800 millions de personnes sur un total de 5,5 milliards. Or, s'il y a effectivement une liaison entre l'avachissement politique selon lequel fonctionnent à peu près les sociétés riches et le niveau de vie au sens capitaliste du terme, l'universalisation de la ''démocratie'' que nous vivons exigerait que l'on porte le niveau de vie des pays pauvres à la hauteur de celui des pays riches. Il faudrait ainsi multiplier par environ 200 la production annuelle et donc le flux de pollution. De plus, comme nous exigeons une croissance de 2 à 3 % par an, il faudra doubler cette production tous les 30 ans. »

Cornélius Castoriadis, *Les carrefours du labyrinthe*

